

Max Loreau

Lettres  
et  
Ode à la pluie des fous

AVERTISSEMENT

Si, parmi les inédits de Max Loreau, nous avons choisi de publier ensemble *Lettres* et *Ode à la pluie des fous*, c'est qu'ils pivotent autour d'un même jeu sur l'être (lettres, hêtre...) et qu'ils accentuent – chacun à sa manière – la tension de l'écriture, à la fois sauvage, lyrique et épique.

L'état des deux textes n'est cependant pas comparable. Le premier, *Lettres*, fut définitivement réécrit, à partir de poèmes parus dans les années soixante, en vue d'une publication dans la collection liée à la revue TXT: il fait partie d'un recueil intitulé *Vetera Extrêmes (suites)*, qui comprend 1. *Cerceaux (Nuit d'émeute)*, 2. *Phôs ô phôs euphorie*, 3. *Lettres*. Il aura suffi de le reproduire tel quel. Par contre le second, *Ode à la pluie des fous*, est demeuré à l'état d'esquisse, sous la forme de fragments accompagnés de nombreuses notes préparatoires. Il nous a donc paru nécessaire de le publier accompagné d'une «Note liminaire» qui tente d'introduire à la vue d'ensemble du poème ainsi qu'au montage que nous nous sommes risqués à opérer.

Francine Loreau et Éric Clémens

LETTRES

*Se tend  
détente.*

Trait casse blancheur  
propulse, embrase en marge  
traces chimériques, fuites brèves  
fendillements éclipsés  
emportés à vitesse de trait.  
Élance fugues foisonnantes,  
s'évanouissent absentes  
à bonds d'élangs – sureffluence.  
Que bondisse trait,  
bondissent autour émeutes  
enthousiasmes qui vocalisent  
et, feu de paille,  
murmurent fièvres fugaces  
qui 'néantissent renaissent  
et tressent  
buissons ardents  
repris en ténèbres des temps,  
détresse, oubli, silence.

Fraient meurent  
pointes vives, effervescences.  
*S'interrompt trait.*  
S'envolent, perdues en blanc.  
Houle d'océan n'est plus soudain  
que lumière recueillie, dormante,  
blanche instantanément.  
*File trait.*  
blanc file,  
s'éparse en fils d'éblouissement, lubies.  
*Que s'arrête trait*  
et tout s'arrête, yeux sans folie.

Yeux guettent.  
D'en haut  
ce trait qui va.  
Dans l'attente d'un arrêt  
tendus autour du trait.  
Tout ouïes, tout pupilles.  
Tout attention.  
Intense point d'attention  
attendant aux torrents,  
aux torsions de tensions.

Éblouie, harassée par ces débâcles d'incendie  
*vacille.*  
Lâche prise.  
Se disloque attention, défaille.  
Instant de faille. S'effiloche œil.  
Dessous bouillonnent,  
'nterstices dissonnent, foisonnent.  
*Attention!*  
Et se tend.  
Pour résister se tend,  
subsister s'obstiner se tend.  
Entre tensions et attention  
entre bouillonnent et précision  
entre dissonnent et décision.  
Se tend.  
*Bondit détente,*  
trait se jette  
attentif.  
Écartelé  
guette attention, épie tensions,  
guette ce qui détruit attention,  
épie ce qui détruit tensions.  
Suraiguë, trop pointue,

et tant de débandades,  
de dislocations alentour.

*Avance trait*

en avance sur ce qui point.

Avance

dansant de n'être rien,

d'être au-delà

devançant traces, pulvérisant toutes traces au monde,

talonné se jetant

grisé d'être en avance

tendu à éclater,

ah ces folies, ces anarchies!

de fendre au beau cœur des lumières

en avance sur toute ombre

et deuil.

Tension constamment à s'étendre,

'xtension débordant d'étendue.

*Insupportable.*

Insoutenable tension.

Si tendue, déchirante

que s'égare en pâmoison, nuit

aveuglée

oubliée

défaite

comme nébuleuse au gré du cosmos en sommeil.

*Se déchire.*

Trait s'arrête.

Point.

Attention retrouvée.

Lettre.

Lettre a surgi

est née.

Morceau de tension éclatée, rompue.

Fragment.

*Lettre est là.*

Menue

tremblote

vibre clignote-

morceau de l'être.

D'où l'attention reprend son bond

et rejaillit,

à feu roulant

naissent et essaient

lettres jetées, 'persées, tourbillonnées,  
parade  
infinie scène éparpillée  
en pluie de graines, de sèment,  
d'êtres expulsés à la chaîne,  
accrocs  
reprises  
raccords  
et crises.

Lettres  
flocons de temps  
d'attention poudroyée, migrant  
'ensemencement d'étendue.  
Jeux d'être, jeux de lettres,  
volubilité déchiquetée  
en filets d'alphabets et rets  
maillons de l'être,  
dansant frayant  
contre vents et marées  
cahotée  
démontée,

JE

MOI MOI

pulsion têtue qui pousse  
de cassure en surprise  
et de rime en césure et crise  
à scander morceaux décousus,  
se ressaisir en pièces-  
traînée

assemblant sauve qui peut  
tension brisée en minuscules et bribes  
en dessin balbutiant qui brode  
étend le large  
et tend l'espace,  
lance traits  
se brisent  
et lance  
et

SEUL SEUL

## ODE À LA PLUIE DES FOUS

«L'être est l'Arbre de la Différence»

### Note liminaire

Dans une fiche préparatoire à l'*Ode à la pluie des fous*, datée du 11 mai 1981, Max Loreau écrit: «Hier, le 10 mai, promenade en forêt par très beau temps – très légère brume, soleil constant. Tandis que nous marchons dans les sentiers bordés de hêtres très hauts, tombe une pluie presque invisible et tournoyante de *cupules* (= bractées) provenant de la coiffe du feuillage – que nous appelons *copules*. Le mot me fait aussitôt penser à «*la pluie de l'être*» répandue, prodiguée en une dispensation qui semble échapper à la pesanteur, comme une espèce de lumière matérielle rousse et dorée à la fois (cuivrée) qui serait animée, vivante – une dispensation d'espace, que je ressens du moins comme telle; et qui jonche les chemins, s'accumulant en longues traînes cuivrées qui radient au soleil comme une éblouissante chaleur fauve (exactement comme un chaudron violemment éclairé, illuminé, embrasé).»

Jusqu'en 1987, il continuera de rassembler des notes et d'ébaucher des vers en vue de ce poème qu'il se propose de laisser mûrir encore. Très vite, le titre «la pluie de l'être» est devenu «la pluie des fous», «“fou” étant un vieux nom du hêtre – *fagus*». Dans l'ensemble de ces écrits, la dissémination est à l'œuvre; une indication parmi d'autres le montre à merveille: «Jouer sur les proximités fou-folie-folio; hêtre – aigu – oxyton – être – pointe... + hêtre/chêne/dryade.» (le grec *drus*, signifiant arbre et chêne, tandis que *oksua* signifie hêtre et croise *oksus*, aigu, qui a donné le français oxyton). Soulignons au moins ceci. D'une part, «jouer constamment sur hêtre/être» rebondit à travers le jeu «cupules/copules», lui-même prolongé par les «écailles» qui révéleront la lumière en même temps que l'efflorescence, pour ne pas dire la genèse: «Les parcelles rousses tombant, follicules qui enveloppent les feuilles naissantes des hêtres et jonchent les chemins de la forêt, s'appellent des *écailles* de bourgeon.»... D'autre part, «les arbres se transforment çà et là en héros, personnages, êtres (les hêtres deviennent des *êtres*), en *figures* issues du passé et dont la suite dessine comme le récit d'une *initiation*»; ainsi, «à travers les êtres c'est l'être qui tourbillonne. Ses tourbillons agglomèrent des figures d'êtres passagères qui se défont. Le tout est comme une émission, une effusion, une profusion, un don de la lumière. Êtres = figures transitoires des hêtres qui eux, restent, en s'abolissant dans la lumière du haut. Les hêtres sont des êtres qui veillent et demeurent comme des figures qui, de haut, protègent et abritent celui qui va et traverse la forêt. Transformer ainsi la forêt en un parcours d'êtres qui gardent la mémoire des épreuves traversées et sont comme le récit d'une vie – mais de façon obscure, voilée». Le «**voyage initiatique**» devait receler un «**autoportrait énigmatique**» dont les figures symboliques auraient pris l'ampleur d'un «**mythe**». Mythe qui aurait raconté l'«histoire de la forêt», mais comme «site énigmatique dont le tout, le sens est insaisissable», pris dans l'opposition entre «rigueur et clarté des arbres, précision du trait» et «pénombre, la pensée brumeuse et secrète qui les enveloppe». Mythe qui aurait contenu en même temps «une sorte de théorie de l'androgynie»: «Je voudrais arriver à faire de mon corps un mouvement tournant sur lui-même, qu'il soit pareil à un astre tournant sur lui-même, pareil à la terre (cf. Androgynie chez Platon...); «l'Androgynie est le volume originaire, cf. Platon, Banquet 189 e sqq: l'Androgynie est une sphère à deux têtes... = est un autre nom de la lumière au cœur de laquelle je suis». Ce qui fait signe vers un autre jeu qui a lieu entre «une chambre et la forêt, de manière à jeter l'équivoque sur la forêt», ou entre les événements passés de la forêt et ceux de la vie du narrateur, ou entre «les hêtres et les fous, les êtres évoqués saisis dans leur *folie* qui mène tout droit alors – encore que par méandres – au tourbillon final, au vertige, à la folie des écailles en chute par milliers et faisant trépider en lumière d'une foule d'hélices qui tournent, d'une multitude de

vrilles imperceptibles qui font monter la dépossession et métamorphosent l'air en un désordre universel grisant.»...

Ces indications resteront aussi éparpillées que les fragments du poème. Seul une sorte de plan tracé sous le titre «Forêt» marquerait l'interruption inacceptable de l'œuvre – de la genèse infinie de Max Loreau. En voici la transcription:

«Forêt =

1. dispersion
2. puissance innombrable de la vie, de l'agitation secrète (qu'il rassemble)
3. amène (a) la dispersion des dessous (b) dans le haut d'où (c) il disperse la lumière (par les branches, il la ramifie et la sème, par les écailles il l'éparpille)
4. liens de l'arbre avec les astres
5. avec l'oiseau, le serpent
6. vigne = arbre cosmique qui enveloppe les cieux et dont les grains de raisin sont les étoiles
7. il tend et multiplie les feuilles = les choses, les feuilles de papier qui sont les choses sous forme de fiction d'abord (le logos des choses, leur écriture) (= la feuille et ses innervations sont le prototype de l'être laissant paraître les choses, leurs dessins)
8. arbre à la fois plante et source (source de lumière versée, profuse)
9. source d'immortalité par ses feuilles qui deviennent pages d'écriture, poèmes
10. l'arbre comme Théophanie
11. écailles et bourgeons = l'œil du soleil
12. le berceau des frondaisons = berceau où naît et est déposé le dieu (Dionysos) = où l'enfant est exposé au Monde et est appartenace à ce Monde
13. fête du printemps liée à l'orgie
14. brûler l'arbre laisse surgir le nouveau = les cendres de l'ancien, brûlé dans la lumière, s'éparpillent en écailles du nouveau (= cendres semences)
15. hiérogamie cosmique Terre-Ciel».

L'assemblage qui suit est fatalement arbitraire, à peine guidé par l'intuition d'un enchaînement thématique.

J'aime les voyages initiatiques  
où le pas se perd sans savoir  
– lieux somnambules, pleins d'obstacles  
hauts d'existences obscures, entourant le mouvement des pas  
brumes pressenties au cœur  
des lumières très blanches tombant sur le front –  
et se retrouve imprévu en un lieu  
de connaissance  
inconnu  
sans savoir,  
éclosion d'un jour à venir  
admirablement vide  
soulevé

La forêt dans l'attente  
d'être traversée et ses monts enfouis sous touffes ténébreuses  
qui recueillent la lumière  
et l'adoucissent  
au plus violent du jour  
Offerte  
mais encore distante  
Vaste  
reposant en ses secrets, ombre inconnue  
Qu'attendre de cet invisible fond?  
de ce désir enfermant ses mystères?  
abîme  
mais praticable  
à condition d'oubli, d'émerveillement distrait  
d'acquiescement à l'obscur  
au terreau des dessous, racines  
d'où l'élan absorbé s'élève  
accueillant, cœur ouvert, ce qui doit monter  
mais à l'insu, par connivence profonde

couleurs à naître, nulles  
en leurs pénombres de réserve,  
tel un spectre de la vie sous silence et basse,  
une cérémonie disparue  
mais en veilleuse au fond des membres  
– étrange oublié

Pénombre  
itinéraire de pièces obscures  
où le sang secret bat dans l'attente  
d'un commencement perpétuellement à venir  
inquiète

Unique  
c'est une forêt de large découverte  
où l'on s'avance  
yeux égarés  
murmurant  
comme en intime obscur  
et pourtant elle est vaste, presque éblouissante  
mais sa surface offerte – don premier –  
n'est qu'énigme d'un plus caché

enfoui  
et jamais désenfoui  
– tiédeur à songer  
qui en son antre est affection infiniment profonde

Cette forêt couchée dans l'ombre  
c'est mai  
après de longs murmures  
les attisements d'effusions à peine dites  
tant elles déborderaient de verbe  
aux ramures de lumière,  
feuillaisons à venir  
c'est mai,  
forêt couchée  
comme à portée d'un dieu penché  
sur sombres désirs  
belle nudité, hêtre qui sème en attente de ciels plus sereins,  
taiseux, engrangeant son silence

Je la regarde de mes yeux pensifs  
L'heure est venue  
d'aller – le jour est plein de nuit –  
à l'aventure  
en ses fonds de mystères à demi sommeillants  
par voie douce et grave  
attentif à ce qui se perd en secrets d'âme  
Ainsi il m'a été donné d'aller  
en lieux profonds  
d'accueil lent

Mai!  
joie de la clarté haute  
à tressaillir par bouquets  
dans l'emphase des hêtres  
absorbés en leurs cimes  
ô colonnes



Tandis que ses pas  
feutrés d'ombre rasante  
portaient par une allée centrale  
vers un point sans cesse reculé  
sur lequel la lisière  
des fûts recueillis  
aux cimes à peine ceintes  
de tremblements  
presque fondus  
dans le haut du jour  
se referme

Non, c'était plus tôt encore  
c'était avant la nouveauté des pousses  
quand les troncs cendrés sont sévères  
et que les forces  
apparemment en veilleuses  
œuvrent intimes

Mi-mai  
élargissement du vaste  
élévation du haut  
éclaircissement du clair  
naissance de mille tourbillonnements dans l'air  
  
dans la hauteur et dans la profondeur 'ngouffrée

Hêtres!  
Hêtres enforestés!  
Hêtres de la terre vallonnée!  
Indifférents à l'accident,  
partout égaux dans leur élan de colonne pure  
dans leur stature de pensive ancienneté  
Hêtres d'impassibilité  
grisés d'une grisaille de pudeur  
qui magnifie les amplifications de la clarté  
ronde épandue  
Omniprésences bouffées d'envol et pures  
Ordonnées de lumière!  
Rigueur!

Quand le sol commence à monter en ses pousses  
parmi les hêtres denses  
et qu'à leurs cimes,  
étendu par ce large réseau de ramures,  
s'épanouit le clair  
au comble du pur  
du natif

En cette embellie dès longtemps songée  
d'entre les fûts  
la lumière d'ombre  
d'où l'être monte à ces cupules qui tombent  
tourbillonnant vertiginant  
tournoyantes parcelles de chaudron  
verbe des forges souterraines  
souffle d'en haut  
par la lumière redevenue impérieuse  
et dispensant  
son silence vibratoire  
depuis l'ascension de lumière  
large ouverte vers les ombres recueillies du bas  
menus flocons de cuivre  
en cette lumière froide  
et si large  
qui plane  
sur toutes retraites indiciblement veloutées  
d'écorces sages comme éléphant plissé

Hêtres  
futaie  
hêtres fuselés  
hêtres fusant de toute la hauteur de leurs moisissures d'étangs au printemps  
hêtres splendides aux lumières grises de propulsion sévère de verdoisement austère  
hêtres élancés qui, une fois lancés,  
ne cessent  
de s'élancer  
de se surpasser  
ah pointes de rigueur  
dressées en éclat d'orgue  
mille tuyaux de souffle cuivré  
résonnant, comme soleil au froid qui poudroie  
de mille écartèlements tranquilles  
et de harcèlements verdoyants comme avril en eau d'impatience

Hêtres

ô fous de lumière froide de blatte songeuse  
éperdus de l'impossible                    Congre dressé pétrifié  
ô fous aux reflets de blatte dans le secret des caves

Hêtres de dénuement

splendides  
à la couronne étroite  
hêtres baignés par cette lumière d'eau  
qui les assemble en nappe  
ah banc de hêtres sous la mer  
sous cette subtile et vaste  
sous cette abondance d'air  
ruisselant d'immobilité jusqu'aux plus hauts apogées  
d'où tremble  
un tremblement  
d'imperceptible tressaillement  
comme l'air frissonnant d'évaporation  
quand la terre réveillée  
recommence à monter vers la clarté qui s'ouvre  
et s'élargit comme astre à poindre, à jubiler radieux  
comme ferveur à se déborder, s'enfler

*Ô ma grand-mère terrible!  
Je te voyais errer dans la maison  
le regard insensé, méchant  
sous les combles  
et tu régnais sur toute la demeure  
du haut de ta folie  
apostrophant au loin avec imprécations  
ceux qui n'étaient plus là  
qui n'avaient jamais été là  
et moi qui existais à peine, chancelant,  
dans l'étroit escalier verni  
d'un brun incertain et mouvant  
telle une pythie du haut de son rocher fatidique  
et tu descendais imminente  
montrant le poing  
à force d'outrages tus mais jamais oubliés  
que tes torrents d'envie et de jubilation enfin libre  
remâchaient comme écume aux lèvres  
et les tempes dégagées par les épingles de métal  
qui tendaient tes cheveux de vieille*



ce lieu de la pénombre agile  
et des mille traverses érigées  
de haute souveraineté

Hêtres s'écartant dans la marche

Écartèlement du diaphane en liesse  
Exhaussement!  
Transport!

Fous!

Ah Fous de lumière!  
La lumière volubile

fous  
fous d'extra  
d'extravagation  
fous d'extralucidité  
et d'outre-extralucidité  
clouée à la cime d'épanchement  
à cet océan  
d'enchantements brisants  
épanoui par dessus la tête  
obéissant à gravité  
venue du plus haut

clarté  
épouse de l'ombre heureuse  
ici  
plongeant de mille peuplements  
dans la terre alourdie  
familiale des pas  
de l'œil inquiet  
se cherchant  
au cœur  
d'ombre

Déflagration en ce lieu de quiétude  
La lumière soudain acclamante  
jusqu'aux bords qu'elle fait reculer  
Le ciel saisi d'une stupeur radieuse  
comme si la gloire du verbe, trop vaste,  
devait sous tant d'urgence parler,  
plus attentive aux arrières ténébreux qu'elle touche  
que s'ils étaient néant de temps  
surpris à n'être pas-caverne

Frontale  
d'entre les cimes  
profusion  
la lumière d'assaut  
frappe,  
autorité soutenue

Les hêtres recueillent la lumière par leur ramure,  
la captent  
l'assemblent  
et la distribuent en un large front de voyance

Les ramures captent la lumière  
et l'éparpillent, répandent,  
déversent et répartissent  
sous forme d'écailles tourbillonnantes et  
tournoyantes, qui vrillent imperceptiblement  
et ne sont que vibration  
envahissant l'air, l'éther, le haut  
et descendent lentement vers le sol,  
ruisselant  
lentement vers le bas en ondes de vibrations inondantes

Les rameaux de l'être, brindilles  
du strident le plus impassible,  
épines de la lumière diluvienne,  
de la joie en crue, elle afflue  
suppliciée

Menus tourbillonnements  
Vrilles  
Tremblements  
Hélices d'être  
Délices du disparaître  
Se fondre en la lumière ailée  
N'être qu'infinité de torsions volubiles  
ah naître  
bras écartés laisser ruisseler  
pluie du vibrant,  
être jeté par poignées au cœur du solaire  
dansant imperceptible  
ivre et soulevé  
inverse  
vers cet abîme grisant qui vient  
se déverse infime  
attendu  
accueilli  
comme ruissellement qui tarde  
yeux essaimés  
aspirant à un ruissellement aimé  
impalpable  
qui submerge inonde  
halluciné  
mais pur  
comme ce qui se dérobe et toujours plus jubile  
et monte  
aspiré par ce tourbillon qui tombe  
plane en abîme d'éblouissement  
attire

L'oisellerie des écailles  
qui trillent à profusion  
et tourbillonnent  
au plus fort des lumières

Menues hélices de vide  
Vrilles de la vibration 'néantie  
d'où se volatilise  
l'envolée sidérale de vertige  
la contagion de l'illumination béante

cupules  
copules  
copules qui ne s'accouplent  
si mobiles  
girantes et grisées d'illumine ô vaste  
qu'elles ne s'accouplent  
grises  
à rien

tourbillon des écailles invisibles qui tournoient sur elles-mêmes

Quand bien même tu n'aurais pas existé

Une grêle de lumière aux grains extatiques

vaisseaux d'un océan aérien et brûlant

L'acclamation de la lumière

Quand l'arbre s'ouvre  
essaïmant la lumière

ramifié magnifique

Chant volubile s'enroulant autour de la haute lumière  
vers l'apogée pointue

Lève-toi, ciel, et vous colonnes de lumière  
porteuses de haute immensité, levez-vous.